

UN CŒUR DE MÈRE

S U I V I D E

LE PREMIER TABLEAU

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

(Nouvelle édition)



Éditions Saint-Remi

– 2007 –

UN CŒUR DE MÈRE

CHAPITRE Ier

CE QU'ARTHUR APPELAIT SA VOCATION

Il y avait revue sur le Champ-de-Mars de la ville de T...
L'écho sonore répétait les syllabes bien accentuées des commandements militaires, qui se croisaient sans se confondre, et les chauds rayons du soleil de juillet couvraient d'éclairs les canons des fusils et faisaient étinceler l'or semé sur les uniformes des officiers de l'état-major.

Dans les allées plantées, qui entouraient la vaste place d'une ceinture verte, l'hiver, et poudreuse l'été, allaient, venaient, s'arrêtaient, des curieux et des oisifs. Cette foule, regardée de près, se composait en grande partie d'employés et de marchands en retraite, profonds politiques et zélés partisans des passe-temps belliqueux ; de vieux mendiants reniant leur profession, mais non pas leur qualité de débris des armées de l'Empire, ainsi que l'attestait le ruban de couleur sombre attaché à leurs vestes en haillons ; de très jeunes gens, soldats en rêve de l'avenir, que la vue d'une épaulette fascinait ; d'officiers retraités couverts de blessures mal fermées ou de rhumatismes ; enfin de bonnes d'enfants. Ces dernières, assises sur les bancs de pierre placés d'espace en espace entre deux sycomores, devisaient confidentiellement ou bruyamment entre elles et suivaient parfois avec plus d'attention les manœuvres des bataillons que celles des marmots confiés à leur garde. Chacun d'ailleurs employait le temps à sa manière. Les petites filles d'un certain âge, tournées vers l'allée, regardaient avec un

plaisir bien senti les quelques dames qui s'y promenaient ou, se contemplant entre elles, s'extasiaient sur leurs propres toilettes ; les garçonnets, échappant le plus possible à la surveillance, n'avaient d'yeux que pour la masse garance et bleue qui se mouvait devant eux, et les petits, ceux qui quittaient à peine les bras ou les genoux, raidissaient leur taille, ridaient leur front satiné et jetaient gentiment de leur voix claire, en croisant d'un air martial leurs bras potelés sur leur petite poitrine, des cris qui essayaient d'imiter le dernier commandement entendu.

Sur le front des carrés passaient les officiers supérieurs. Au milieu de ces hommes encore jeunes et pleins d'avenir, se faisait remarquer le colonel. Il avait, lui, son bâton de maréchal, si on jugeait de son âge par la couleur de ses cheveux et de ses épaisses moustaches. C'était un vieillard, mais un vieillard dont la taille était encore droite, le pied ferme, l'œil vif, et dont la physionomie était empreinte d'une vivacité toute méridionale.

Tous les jeunes officiers l'entouraient. C'était connu : le colonel Garnier, bien que très sévère sur les règlements, était adoré de tout son régiment. Comme deux heures sonnaient à l'horloge de la caserne, la revue finissait. Quand le dernier fantassin eut disparu, la masse des curieux se désorganisa, et puis il ne resta bientôt sur la vaste place que quelques promeneurs et deux jeunes gens qui avaient suivi la revue avec un intérêt tout particulier. L'un, d'une taille moyenne, brun aux yeux noirs, à l'œil hardi, s'animait au bruit, et à certains moments parlait avec vivacité à son compagnon, qui paraissait plus jeune que lui. Celui-ci n'était encore qu'un charmant adolescent à la taille élancée, au teint délicat, aux lèvres roses, à la chevelure blonde et frisée, aux traits finement et cependant hardiment modelés. La revue terminée, ils se prirent le bras et gagnèrent l'allée, c'est-à-dire l'ombre.

— Dieu ! la belle carrière que celle de soldat, Arthur ! disait le jeune homme brun ; tiens, plus j'y pense et moins je

comprends tes hésitations. Balancer pour savoir si l'on entrera à Saint-Cyr ! C'est prouver par A plus B qu'on n'aime pas l'état militaire.

Arthur baissa les yeux et passa sa main dans les courts anneaux de sa chevelure.

— Je l'aime, fit-il, et personne ne le sait mieux que toi, Henri.

— Alors, qui t'empêche d'aller de l'avant ? Tu as ton double diplôme de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences ; tu seras reçu, c'est sûr.

— Peut-être, mais ce n'est pas cela qui m'arrête.

— Quoi donc ? Mon cher, tu deviens capricieux comme une femme. Il y a dix-huit mois tu étais l'homme du monde le plus pacifique ; la littérature faisait tes délices, tu tournais au poète. Arrive ton oncle qui te raille, qui te secoue, qui te donne le goût des armes. Tu deviens fou de l'épaulette, tu ne rêves qu'épée et décorations, tu pioches dans les sciences uniquement par désir d'aller à l'École militaire ; la vue des grains d'épinards du colonel te met des éclairs d'envie dans les yeux, et puis, un beau matin, crac, demi-tour à gauche ; tu plantes là cette pauvre gloire dont tu étais amoureux, et tu declares que, sans doute, tu resteras pékin. Ah ça conscrit, je serais curieux de savoir d'où vient le vent qui te fait ainsi tourner comme une girouette ?

— Girouette, girouette ! ce n'est pas sans motif que je change ainsi.

— Soit, mais on te le demande, ton motif.

— Et je le dirai à toi, Henri. Ma vocation militaire fait le malheur de ma mère.

— Bah ! ce n'est que cela, fit Henri en s'arrêtant pour regarder Arthur dans les yeux.

— Rien que cela.

— Par exemple ! est-ce que toutes les mères n'ont pas la carrière des armes en horreur ? Est-ce qu'elles ne voudraient pas nous garder bien douillettement près d'elles ? Comme je

ne travaillais pas beaucoup, la mienne, qui se défiait de mes goûts, se disait au fond du cœur : « Tant mieux ! » Elle pensait que j'en saurais toujours assez pour entrer dans une administration et laissait courir. A présent je regrette ma paresse, je me mords les doigts et je trouve dur de commencer par le commencement. Cela n'empêche pas qu'il a bien fallu que ma mère consentît à me laisser m'engager ; mais Dieu sait qu'elle aimerait mieux me savoir à l'école que dans la caserne.

— Tu parles bien à ton aise, Henri ; tu as un frère, des sœurs. Ma mère n'a que moi, et la sacrifier à mes goûts ne serait-ce pas agir avec un égoïsme révoltant ?

— Je te dis qu'elle se consolera ; et d'ailleurs est-ce que nous autres hommes nous sommes faits pour demeurer ainsi pendus à la robe maternelle ? Quand les ailes nous poussent, nous partons ; c'est dans l'ordre.

Nous autres hommes ! Cette phrase orgueilleuse était vraiment plaisante dans la bouche de l'adolescent au menton imberbe qui la prononçait.

— Et si elle ne se consolait pas, reprit Arthur tristement, si elle souffrait de mon éloignement ? Ma mère est d'une santé délicate, les impressions lui sont funestes.

— Eh bien ! fais-toi rat de cave, saute-ruisseau, ce que tu voudras. Attache-toi à ta ville comme la moule à son rocher ; dans dix ans tu seras chauve, tu auras du ventre, tu porteras lunettes, tu seras un type de bourgeois paisible. Ah ! tu n'as pas le feu sacré, vois-tu.

— Vraiment, dit Arthur dont les joues roses s'empourprèrent.

— Mais non, tu es pékin, pékin jusqu'à la moelle des os.

Les yeux bleus d'Arthur lancèrent un éclair.

— Tiens, et ton oncle que voici sera, j'en suis sûr, de mon avis, continua l'impitoyable Henri, qui, connaissant la douceur du caractère de son ami, le harcelait sans crainte ni pitié.

Le colonel, qui avait suivi le régiment à sa sortie du Champ-de-Mars, s'avancait en effet vers eux. Il n'était plus seul. A son bras s'appuyait sa fille Mélite, une charmante fillette de treize ans, à la taille droite, au teint mat, aux yeux brillants, sur la physionomie de laquelle se fondaient harmonieusement les nuances qui appartiennent à l'adolescence, celles qui révèlent la jeunesse ; c'était une enfant sérieuse, une jeune fille enfant. Née et élevée en Afrique, elle avait conservé je ne sais quoi d'étranger qui augmentait sa distinction naturelle. Son œil, d'un brun clair, avait une limpidité peu commune ; ses narines fines frémissaient à la moindre émotion ; son pas rapide et léger rappelait l'enfant aux pieds nerveux habitué à fouler le sable du désert.

Elle sourit à son cousin et répondit par un salut timide au salut d'Henri.

— N'est-ce pas, colonel, qu'il n'y a pas en Arthur l'étoffe d'un soldat ? s'écria le bouillant Henri ; il peut entrer à Saint-Cyr, les portes s'ouvriront à deux battants devant lui, et il recule.

— Mais du tout, je ne recule pas, se hâta de répondre Arthur en regardant fièrement Henri.

— Eh! je voudrais bien voir qu'il en fût autrement, dit le vieil officier en caressant sa longue moustache. Il y a cent cinquante ans que les Garnier portent l'épée, et c'est à toi, mon garçon, qu'échoit cet héritage d'honneur.

— Il ne l'acceptera pas, vous verrez, colonel, dit Henri de son ton le plus provoquant.

— La botte est rude, jeune homme. Est-ce que tu ne comptes pas te défendre, Arthur ?

— Mes actes parleront pour moi, murmura le jeune homme qui avait pâli de colère.

— Bien répondu, mon neveu ; seulement le temps d'agir est venu, repartit le vieillard.

Et il ajouta gaiement :

— Il ne serait pas bien de te prendre en traître ; mais il est bien entendu que renoncer à l'épaulette, ce serait renoncer à ta petite femme, n'est-ce pas, Mélite ?

Mélite, qui était la petite femme en question, fit un charmant hochement de tête et sourit dédaigneusement. On pouvait le dire, elle avait sucé avec le lait une estime passionnée pour l'état militaire, et n'honorait sincèrement que ce qui portait l'épée.

Arthur reçut de ce sourire une impression qui détruisit de fond en comble ses hésitations.

— Demain je serai inscrit sur le tableau des élèves aspirants à Saint-Cyr, dit-il d'un ton dégagé, mais en surveillant l'effet que cette annonce solennelle allait produire sur sa cousine.

Mélite regarda Henri avec un petit air de triomphe tout gentil.

— Bravo ! dit le colonel, tu me parais on ne peut plus décidé. Quand je prendrai ma retraite, j'aurai la satisfaction de me connaître un remplaçant sous les drapeaux français, et on soignera ton avancement. Je te le prédis, mon garçon, tu iras loin, plus loin que moi.

Et, saluant de la main les deux jeunes gens, il s'éloigna avec sa fille.

— C'est un petit canard que tu sers à ton oncle, pas vrai ? dit Henri ; tu n'es pas sérieusement décidé ?

— Je le suis très sérieusement.

— Bah ! ta mère va s'attendrir, et, comme toujours, tu céderas.

— Non, je le sens, ma destinée m'appelle là, et, quand je le lui dirai fermement, elle est trop dévouée pour persister dans un refus qui me rendrait malheureux.

— Nous verrons, dit Henri en lui tendant la main. Si tu lui arraches un consentement, je tâcherai, moi, ton ancien, de me glisser plus tard sous tes ordres ! Tu me traiteras en camarade, hein !

— Certainement, répondit gravement Arthur.

— C'est bon, j'y compte. Ah ! si je pouvais maintenant aussi prendre l'uniforme bleu à la place de la grosse capote et changer l'épaulette de laine contre les attentes, je serais diablement content. J'ai là-dessus des millions de regrets. Maudite paresse, va ! Enfin, puisqu'il le faut, on en mangera de la vache enragée, et le bon temps viendra. L'espérance est une belle chose, et je ne vis que d'espérances. A demain, mon officier.

Henri fit le salut militaire, puis, secouant cordialement la main d'Arthur, le quitta et remonta le Champ-de-Mars. Arthur, au contraire, le descendit. Il marchait vite, et son visage frais et doux s'imprégnait de résolution. On le devinait, il se montait à plaisir l'imagination, il s'excitait par la pensée à persévérer dans cette voie où venaient de l'engager de nouvelles promesses. Quand il arriva devant la maison de sa mère, il était arrivé à un tel degré d'enthousiasme qu'il carillonna à la porte comme si un motif des plus puissants l'obligeait à rentrer sans retard.

La vieille servante qui se présenta le regarda avec ébahissement.

— Comment ! c'est vous qui sonnez comme ça, Monsieur Arthur ? s'écria-t-elle.

Il ne l'entendit pas.

— Maman est-elle dans sa chambre ? demanda-t-il vivement.

Et, sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il s'élança dans l'escalier qui conduisait au premier étage.